

La recherche-action participative comme soutien à l'autodétermination au Nunavik : regards sur les processus, implications et défis

Dominique Gaulin, Marie-Hélène Gagnon-Dion, Léa Plourde-Léveillé et Sarah Fraser

Numéro 155, 2022

Le travail social transnational, décolonial et antiraciste : des pistes pour un renouvellement des pratiques d'intervention, de recherche et d'enseignement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089308ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1089308ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ)

ISSN

2564-2375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, D., Gagnon-Dion, M.-H., Plourde-Léveillé, L. & Fraser, S. (2022). La recherche-action participative comme soutien à l'autodétermination au Nunavik : regards sur les processus, implications et défis. *Intervention*, (155), 97-111. <https://doi.org/10.7202/1089308ar>

Résumé de l'article

À travers l'histoire, les chercheurs universitaires ont participé à la destruction et à la dévaluation des ressources intellectuelles, spirituelles et culturelles des Premiers Peuples, contribuant à l'effacement des modes de pensée et d'être de ces communautés (Ferrazzi, Tagalik, Christie et al., 2019). Face à cette réalité, notre équipe de recherche Pitutsimajut Partnership-Research développe depuis près de 10 ans des projets en collaboration avec des partenaires au Nunavik afin de soutenir le processus d'autodétermination des communautés et des organisations de la région en co-développant des outils et services guidés par les savoirs inuit, culturellement ancrés et sécuritaires pour les enfants, familles et communautés du Nord. Les écrits sur les recherches participatives nous offrent des pistes quant aux principes et aux réflexions éthiques qui peuvent guider nos actions. À travers nos partenariats, nous avons ressenti le besoin de partager notre expérience afin de contribuer aux savoirs quant aux spécificités des pratiques dites de recherche-action participative. Dans cet article, nous nous penchons sur l'implication des acteurs, les processus privilégiés, les principes essentiels ainsi que les défis rencontrés au fil des années. Cet article permet d'éclairer davantage l'articulation de la recherche-action participative en contexte autochtone.



La recherche-action participative comme soutien à l'autodétermination au Nunavik : regards sur les processus, implications et défis

Dominique Gaulin, T.S., Candidate au doctorat, École de travail social, Université de Montréal

Marie-Hélène Gagnon-Dion, Candidate au doctorat, École de travail social, Université de Montréal

mariehelene.gagnon-dion@umontreal.ca

dominique.gaulin@umontreal.ca

Léa Plourde-Léveillé, Candidate au doctorat, Département de psychologie, Université du Québec à Montréal

plourde-leveille.lea@courrier.uqam.ca

Sarah Fraser, Ph.D., Professeure, École de psychoéducation, Université de Montréal

sarah.fraser.1@umontreal.ca

RÉSUMÉ :

À travers l'histoire, les chercheurs universitaires ont participé à la destruction et à la dévaluation des ressources intellectuelles, spirituelles et culturelles des Premiers Peuples, contribuant à l'effacement des modes de pensée et d'être de ces communautés (Ferrazzi, Tagalik, Christie et al., 2019). Face à cette réalité, notre équipe de recherche Pitutsimajut Partnership-Research développe depuis près de 10 ans des projets en collaboration avec des partenaires au Nunavik afin de soutenir le processus d'autodétermination des communautés et des organisations de la région en co-développant des outils et services guidés par les savoirs inuit, culturellement ancrés et sécuritaires pour les enfants, familles et communautés du Nord. Les écrits sur les recherches participatives nous offrent des pistes quant aux principes et aux réflexions éthiques qui peuvent guider nos actions. À travers nos partenariats, nous avons ressenti le besoin de partager notre expérience afin de contribuer aux savoirs quant aux spécificités des pratiques dites de recherche-action participative. Dans cet article, nous nous penchons sur l'implication des acteurs, les processus privilégiés, les principes essentiels ainsi que les défis rencontrés au fil des années. Cet article permet d'éclairer davantage l'articulation de la recherche-action participative en contexte autochtone.

97

MOTS-CLÉS :

Recherche-action, co-création, autodétermination, Inuit, Nunavik

INTRODUCTION

« Il serait bien si au moins, ils pouvaient prononcer correctement les noms de nos villages » [traduction libre] (membre inuk de Pitutsimajut). Cette phrase, énoncée par l'une des membres de l'équipe, traduit la relation à réparer entre les chercheurs allochtones et les Inuit, dont la confiance a été altérée au fil du temps. Par le passé, et encore parfois à ce jour, les chercheurs universitaires ont joué un rôle important dans la destruction et la dévaluation des ressources intellectuelles,

spirituelles et culturelles des Premiers Peuples, contribuant à l'effacement des modes de pensée et d'être des communautés (Ferrazzi, Tagalik, Christie et al., 2019). Nombreuses sont les recherches qui ont mis de côté les savoirs des Premiers Peuples, ou encore se les sont appropriés (Castleden, Morgan et Neimanis, 2010).

Dans un contexte social où les institutions, les politiques et les services de santé et services sociaux sont largement structurés par des savoirs dominants (Cloos, 2011, 2015; Tobias, Richmond et Luginaah, 2013) émergent des recherches qui prennent la forme de résistance à cette hégémonie épistémique (Brown et Strega, 2015; Kovach, 2010). La recherche-action participative (RAP), par son potentiel de co-construction des savoirs et de démocratisation de la recherche, s'avère particulièrement pertinente pour impliquer les membres des communautés et soutenir l'autodétermination des Premiers Peuples. Selon Weber-Pillwax (2009), la RAP constitue un moyen privilégié de contribuer à la révolution intellectuelle et spirituelle des communautés autochtones. L'intérêt de cette méthodologie en contexte autochtone provient notamment de son engagement envers le soutien des communautés traditionnellement peu écoutées dans le milieu de la recherche, ainsi qu'à l'égard des actions visant à améliorer concrètement leur situation (Morris, 2016).

Depuis une dizaine d'années, notre équipe de recherche travaille en collaboration avec des partenaires inuit, dans une volonté de soutenir l'autodétermination des communautés du Nunavik. Sensibles au contexte dans lequel prennent part nos recherches, nous nous laissons guider par les échanges avec nos collègues et nos partenaires pour revoir notre positionnement, remettre en question nos pratiques de recherche et parfois même repenser la pertinence des projets développés. Nous avons donc voulu partager nos réflexions quant à nos pratiques ainsi que les défis que nous vivons dans nos projets de recherche inspirés de la RAP.

98

Si notre équipe de recherche comprend des membres des Premiers Peuples et allochtones possédant divers titres, rôles et diplômes, le « nous » utilisé dans le cadre de cet article représente les autrices qui sont allochtones et les principales membres académiques actuelles de l'équipe de recherche. Les réflexions que nous portons nous habitent en tant qu'allochtones, mais sont informées et nourries par des discussions et des savoirs partagés par l'ensemble des membres de notre grande équipe, par des personnes des communautés, des leaders et des aînés desquels nous avons eu le privilège d'apprendre au fil des années. Ces apprentissages, nous les partageons avec vous, en espérant qu'ils puissent être utiles aux chercheurs et étudiants afin de les aider à s'impliquer, en alliés, dans la recherche auprès des Premiers Peuples. Le présent article vise donc à : 1) documenter le processus et les principes favorables à la RAP au Nunavik et comment ceux-ci sont mis en pratique par notre équipe; 2) mettre en lumière les enjeux et défis de la RAP rencontrés par notre équipe de recherche dans nos projets au Nunavik.

Dans un premier temps, afin de situer le lecteur sur le choix de notre approche, nous ferons un bref survol de la littérature portant sur la RAP et de son intérêt pour les projets en contexte autochtone et auprès de groupes dont les savoirs sont souvent laissés en marge. Ensuite, à l'aide d'analyses secondaires réalisées en lien avec nos projets de recherche antérieurs, ainsi que d'entrevues menées auprès des différents membres de l'équipe, nous revisiterons les principes qui guident nos actions et les défis rencontrés lors de nos recherches et dans l'application de la RAP au Nunavik, en contexte colonial.

1. La recherche-action participative en contexte autochtone

Les recherches participatives sont basées sur une critique des paradigmes de recherche dominants, et plus spécifiquement du privilège historique de la science positiviste, qui met l'accent sur la neutralité et l'objectivité (Hall, 1992; Kemmis, McTaggart et Nixon, 2013). Salazar (1991, 2021) affirme que ce type de recherche représente à la fois une méthode et une philosophie de recherche et de vie. Comme nous le verrons dans ce qui suit, si le vocable lié aux recherches dites participatives reste encore aujourd'hui confus (Audoux et Gillet, 2015; Monceau, 2015), les définitions reposent sur les mêmes assises épistémologiques (Bourassa, Bélair et Chevalier, 2007). Nous privilégions ici le terme de recherche-action participative (RAP), lequel met l'accent sur certaines de ces assises détaillées ci-dessous.

La RAP est une approche socialement motivée à visée transformatrice. Ancré dans une vision participative, son processus, qui allie action et réflexion ainsi que théorie et pratique, a l'ambition de trouver des solutions concrètes à des enjeux que vivent les communautés (Conrad et Campbell, 2008). La RAP comprend généralement la production, la réalisation et/ou l'évaluation d'une action sur l'environnement, tout en mettant le dialogue au centre de son processus. Par sa visée émancipatrice et les processus qu'elle privilégie, cette approche reconnaît et implique diverses formes de savoirs : théoriques, praxéologiques et expérientiels (Anadon et Savoie-Zajc, 2004). Les savoirs créés dans le cadre d'une RAP se veulent utiles aux communautés en leur permettant de nommer leur monde et de le transformer.

Pour ce faire, la RAP part du principe que la recherche doit se faire pour, avec et par les personnes et les communautés impliquées. Elle prône la collaboration avec celles-ci à toutes les étapes de la recherche, du choix du sujet à la diffusion des résultats. Les rapports entre les acteurs du terrain et les chercheurs forment le cœur de la démarche (Guillemette et Savoie-Zajc, 2012), ce qui nécessite l'établissement d'une relation de confiance entre ces derniers. Au cours de ce processus, le chercheur peut être appelé à occuper différents rôles, soit ceux d'accompagnateur, de facilitateur et d'organisateur (Morrisette, 2013). Son expertise, si on peut l'appeler ainsi, se situe surtout dans sa capacité à naviguer au sein des différents environnements et à les mettre en relation.

Néanmoins, le simple fait d'affirmer faire de la recherche-action n'est pas suffisant pour prétendre soutenir l'autodétermination des communautés. Healy (2001) affirme que la RAP consiste trop souvent à trouver « les moyens participatifs les plus appropriés pour convaincre les “non éduqués” des mérites de nos propres convictions de personnes éduquées » [traduction libre] (: 98). Guillemette et Savoie-Zajc (2012) ajoutent que la recherche-action, par la multitude de formes qu'elle prend, peut donner lieu à des interprétations quant à la posture que devraient prendre les chercheurs, à la manière dont devrait se dérouler la recherche, aux liens à entretenir avec les partenaires sur le terrain et à la nature du savoir produit.

Notre équipe de recherche s'est intéressée à ces questions, qui dépassent les frontières plus traditionnelles de la méthode et abordent aussi les relations humaines au cœur de la RAP et inhérentes aux enjeux de colonisation. À partir de discussions d'équipe et d'échanges individuels portant sur la RAP, nous voulons mettre en lumière les éléments inhérents au processus et aux principes de RAP au Nunavik ainsi que les défis qui y sont associés. Cet article fait suite à des échanges que nous avons eus en équipe en 2020 et 2021 pour documenter nos processus de recherche. Les réflexions présentées ici sont issues de discussions de groupe, ainsi que d'entrevues individuelles réalisées par la première auteure auprès des autres membres de l'équipe. À partir de nos projets antérieurs, nous avons également réalisé des analyses secondaires fondées sur des notes terrain et des verbatims provenant de discussions avec nos collaborateurs des huit dernières

années qui portaient sur la collaboration et les processus investis au sein de nos projets. Finalement, nos réflexions s'appuient sur des échanges informels avec des membres des communautés, que nous avons conservés précieusement dans nos souvenirs au fil des années. Cette démarche nous a permis de prendre un pas de recul sur nos pratiques de recherche au Nunavik. Il s'agissait d'ancrer nos démarches dans des processus concrets, qui par la suite pourraient facilement s'expliquer à nos collègues et à nos partenaires, qui, comme nous le soulignerons plus loin, peinent parfois à comprendre nos manières de « faire de la recherche ».

2. Contexte de nos recherches

Les projets de notre laboratoire ont démarré en 2011. À cette époque, la directrice du laboratoire avait contacté divers leaders inuit afin de leur demander comment utiliser des fonds de recherche pour soutenir leurs priorités. À la suite de cette prise de contact, laquelle concordait avec la décision des leaders du Nunavik de développer des priorités d'action régionales en matière de bien-être à l'enfance et aux familles, la chercheuse a été mise en contact avec une coordonnatrice régionale inuk, puis avec une communauté du Nunavik, Kuujjuarapik. Ensemble, la chercheuse et la coordonnatrice ont rencontré des informateurs clés dans la région puis ont invité les intéressés à créer un comité consultatif pour développer un premier projet communautaire, qui avait pour but de repenser les services aux familles en soutenant l'autodétermination et les savoirs communautaires (Fraser, Vrakas, Laliberté et al., 2018). Au fil des questionnements émergeant quant à l'impact des dynamiques institutionnelles et communautaires sur le bien-être des enfants et des communautés, plusieurs projets de recherche financés ont vu le jour, y compris une recherche sur les soins partagés en santé mentale jeunesse (Fraser, Rouillard, Nadeau et al., 2016) et une recherche en mobilisation communautaire (Fraser, Hordyk, Etok et al., 2019), toutes inspirées des principes de la RAP.

100

Tout au long de cette décennie de collaboration au Nunavik, nous avons centré notre travail autour des relations et du partage dans l'optique de contribuer à l'amélioration et au développement de services de santé et bien-être culturellement pertinents pour les communautés (et issus directement de leurs besoins), ainsi qu'à la création de processus de recherche ayant une visée décolonisatrice, tel que définis par nos partenaires de recherche dans le cadre de dialogues continus. Cette approche a inspiré l'une de nos partenaires inuit à baptiser notre équipe de recherche « Pitutsimajut », se traduisant par « ceux qui font les connexions », afin de représenter notre manière de travailler et de rappeler l'importance de créer des ponts entre les individus et entre les savoirs. L'image d'une peau de phoque tendue et retenue par plusieurs personnes a été choisie par une autre partenaire inuk afin d'illustrer notre approche où chacun joue un rôle équivalent dans une action commune qui s'étend à travers le Nunavik.

3. Les principes guidant la recherche-action participative au Nunavik et leur actualisation

Les échanges que nous avons eus avec nos divers partenaires et collaborateurs au fil des années ont fait émerger trois principes directeurs qui, selon nous, sont essentiels afin de soutenir le processus d'autodétermination des communautés du Nunavik. Ces principes font écho à la littérature sur la RAP, mais nous constatons certaines particularités dans notre manière de les actualiser dans le contexte du Nunavik.

3.1 Le principe de réciprocité : faire passer l'humain avant le chercheur

Comme nous l'avons vu précédemment, la RAP est une entreprise créative qui se construit autour d'une relation de confiance entre les chercheurs et les partenaires. Nos multiples projets développés au Nunavik nous ont permis de constater que dans ce contexte, cette expérience prend une forme particulière où les relations créées avec les partenaires vont bien au-delà du contexte professionnel. Au fil des années, un grand respect mutuel s'instaure et des amitiés profondes se développent. Avec notre expérience, nous sommes d'avis qu'il faut aller à la rencontre de l'Autre, simplement, en mettant de l'avant notre personne, c'est-à-dire qui nous sommes en tant que femmes, mères et amies, par exemple, plutôt que notre rôle professionnel. Ainsi, la volonté de réciprocité devient bien plus qu'une responsabilité. Cela prend la forme d'un engagement. « Faire passer l'humain avant le chercheur » implique également d'investir une relation qui perdure au-delà de la présence sur le terrain. Ainsi, comme le mentionne un des membres de l'équipe, dans toutes nos recherches, et même lorsque celles-ci sont terminées, « on prend des nouvelles de temps à autre et on reste connectés, et ce n'est pas toujours en lien avec les recherches » (membre de Pitutsimajut). Nous utilisons souvent les médias sociaux afin de garder un contact avec les membres des communautés. Sur le terrain, nos contacts alternent entre des rencontres formelles et informelles, très souvent autour d'une tasse de thé, d'un repas traditionnel ou d'un repas au restaurant de la coopérative. C'est l'accent mis sur l'aspect informel qui nous permet de bâtir la relation de confiance, au cœur de la RAP, et de mettre en place les conditions nécessaires à l'établissement d'une réciprocité. Aller à la rencontre des différentes personnes pour se présenter et exposer les valeurs de l'équipe ainsi que les objectifs des projets permet en outre de diminuer le malaise et de favoriser un sentiment de sécurité chez les personnes présentes lors des rencontres de groupe subséquentes. Nous remarquons aussi que les informations les plus pertinentes à la recherche s'échangent le plus souvent lors de ces contextes informels, par exemple, lors d'un dîner improvisé, lorsque les gens n'ont pas la pression de devoir répondre à des questions. Ainsi, le temps passé de manière informelle avec les partenaires contribue à créer des relations, la plupart du temps positives, mais il permet également de faire émerger les savoirs qui seront investis dans la recherche.

101

3.2 Le principe de collaboration : s'ouvrir à l'autre pour mieux apprendre

« Les projets sont l'intégration des deux façons de faire quelque chose. Il y a des choses que les Blancs font et que je trouve géniales, d'autres pas. Et de même, il y a des choses formidables que les Inuit font et d'autres non. Donc pour les projets, il s'agit de prendre le meilleur des deux » [traduction libre] (membre inuk de Pitutsimajut).

La RAP vise la reconnaissance et l'empowerment des acteurs par la mise en valeur des différents savoirs. Le processus de la RAP et les relations qu'il implique sont toutefois complexes et fragiles, particulièrement dans un contexte marqué par la colonisation et des rapports de pouvoir inégalitaires. Nous avons constaté que pour laisser la place à l'émergence des différents savoirs, nous adoptons une posture d'apprenante dans notre contact avec les membres des communautés impliquées dans les projets. Concrètement, pour éviter le piège de l'instrumentalisation dans la recherche, les membres allochtones de notre équipe s'ajustent afin de ne pas interférer dans les savoirs des partenaires inuit et éviter de les teinter de leur propre couleur, c'est-à-dire d'imposer, de manière souvent inconsciente, leurs mots, expressions, conceptualisations, etc., ce qui est un des grands pièges du travail en contexte interculturel. Cela peut vouloir dire d'encourager que les conversations prennent place en inuktitut, et d'accepter de ne pas comprendre l'entièreté des échanges. Cette posture implique une grande dose d'humilité et la reconnaissance des différences culturelles qui teintent nos façons de comprendre le monde : « Il faut assumer que nous sommes

« blancs [...], être intègre et transparent et le dire quand on ne connaît pas quelque chose ou quand il y a des subtilités qui nous échappent » (membre de Pitutsimajut). Percevoir nos contacts comme des occasions d'apprentissage permet de nous laisser inspirer, voire imprégner par ceux-ci, et donc de co-crédier des outils qui répondent aux besoins concrets du terrain, qui ont une plus grande valeur aux yeux des collaborateurs et des communautés.

3.3 Le principe de pertinence : flexibilité et créativité au cœur de nos méthodologies

Par nos années d'expérience, nous en sommes venues à comprendre que les occasions de création se produisaient pendant que nous répondions aux besoins des personnes impliquées, chaque étape se dessinant au fur et à mesure des besoins exprimés. Comme l'exprime l'une des membres de l'équipe, l'avancement de nos projets dépend de notre capacité d'écoute (pour savoir à quels moments intervenir dans le processus) et nécessite une grande confiance envers tous les membres investis et envers le processus : « Le projet c'était un peu comme des gens qui marchent dans le noir en se tenant les uns aux autres pour ne pas se perdre. Il faut avoir confiance les uns envers les autres, aller lentement, communiquer à certains moments, et à d'autres rester silencieux pour écouter l'environnement et déterminer la prochaine étape » [traduction libre] (membre de Pititsimajut).

Les connaissances produites dans une démarche de RAP peuvent prendre plusieurs formes et se doivent d'être utiles et adaptées au terrain. Les membres de notre équipe usent de plusieurs stratégies afin d'atteindre cet objectif et de développer une recherche qui réponde aux besoins des acteurs du terrain.

Organiser du matériel tout en le laissant se transformer

102

Au fil de nos partenariats, nous nous sommes rendues à l'évidence qu'afin de répondre adéquatement aux besoins des communautés, il faut d'abord savoir laisser tomber nos propres programmes, et rester ouvertes et flexibles face aux changements que subissent les projets. Comme l'exprime l'une d'entre nous en faisant référence à un projet sur lequel elle travaille au Nunavik : « Je suis toujours en train de reconceptualiser [...] Je n'ai jamais pensé que je travaillerais là-dessus, mais c'est ce qu'ils veulent, c'est là où sont les besoins » [traduction libre] (membre de Pitutsimajut). Afin de ne pas teinter le processus et les résultats des ateliers d'échanges, notre équipe s'est présentée au départ des projets sans matériel, sans concepts prédéfinis, sans guide de discussion ou même parfois sans idées claires de ce que nous souhaitions faire avec les subventions de la recherche, et ce, afin de favoriser l'émergence des savoirs de tous les membres et encourager la création des idées. Cependant, l'expérience nous a démontré que l'utilisation d'un matériel au préalable était bénéfique à la co-crédiation. Notre rôle en tant que chercheuses consiste à créer des espaces qui permettent l'exploration libre et divergente des sujets et des idées, et l'expérience nous a appris que la présentation d'un matériel permet de faire émerger les idées, les images plus facilement. Bien que nous partions maintenant souvent avec un thème général et des idées en tête, ce sont toujours les idées des partenaires qui ont préséance lors de nos échanges sur ce qui sera fait ou non. Il est important pour nous que nos projets soient pertinents pour le terrain, qu'ils fassent sens. En ce sens, il importe de « ne montrer aucune résistance à la transformation » (membre de Pitutsimajut) et d'être prêtes à complètement repenser le matériel construit en cours de route.

Favoriser l'interdépendance entre les acteurs

Au cours de nos expériences de recherche, nous avons vu qu'il était bénéfique à certains moments de créer des sous-groupes pour travailler sur certains aspects du projet. Cette manière de faire permet de reconnaître la disponibilité, la compétence et la spécificité de chaque acteur, tout en favorisant

une réciprocité entre les acteurs ainsi qu'un sentiment d'interdépendance. Par exemple, certains partenaires ont aidé à développer un atelier spécifique sur la planification, d'autres sur le travail en tant que membre d'un comité avisé, d'autres sur la façon de faire un bilan financier, d'autres sur le processus de débriefing, le tout dans une même démarche d'accompagnement des groupes mobilisés. En agissant de la sorte, nous avons pu remarquer le développement de l'empowerment chez les acteurs impliqués et une meilleure appropriation du processus de co-création, ce qui va dans le sens de nos objectifs de recherche. Cet empowerment, nous le constatons notamment dans la capacité des communautés à prendre en charge les différents projets et à se les approprier, tandis que notre rôle en tant que chercheuses se restreint à celui de support et de soutien. Cela veut dire qu'après la conclusion d'un projet, nous restons souvent disponibles (de manière formelle ou informelle) pour soutenir, au besoin, les communautés. Cet appui peut se présenter sous la forme de formations, d'aide pour aller chercher des subventions, de soutien dans la rédaction de rapports, d'appui pour répliquer un même projet dans une autre communauté (ex : Maison de la famille), etc.

Utiliser des médiums artistiques pour favoriser les échanges, sortir des paradigmes dominants et s'assurer de l'utilité de la recherche

Guidée par les suggestions de nos partenaires, dans le cadre du processus de co-création, notre équipe utilise entre autres des médiums artistiques ou créatifs (vidéos, dessins, perlage, etc.) afin de faciliter la collaboration et de démocratiser le processus, le rendre plus accessible. Lorsque l'art est utilisé, nous constatons qu'il devient plus facile de communiquer. À titre d'exemple, nous pouvons inviter les participants à choisir une image ou une photo qui représente le thème de la discussion et à expliquer leur choix, ou inviter les participants à dessiner leur implication dans le projet commun. Par ailleurs, il arrive qu'on utilise du matériel d'artisanat simplement pour détendre l'atmosphère et faciliter les échanges entre les acteurs impliqués, par exemple en mettant du matériel artistique au centre du groupe de discussion. Nous accordons aussi un temps important à schématiser et à illustrer les idées coconstruites avant de les présenter aux partenaires pour une nouvelle phase de validation et de transformation. Cette manière de procéder permet l'émergence de nouveaux savoirs qui sortent des paradigmes dominants. C'est le cas notamment d'un dessin coconstruit avec plusieurs partenaires du Nunavik qui explique une manière de concevoir la mobilisation communautaire pour les partenaires, alors qu'aucun mot en inuktitut ne convenait. Finalement, il importe aussi d'être créatives dans la manière de diffuser les résultats afin de rendre le matériel accessible et utile à tous. Notre équipe réalise régulièrement des films, des pamphlets, des schémas et des dessins qui permettent d'illustrer les savoirs développés dans le cadre du processus de recherche.

103

Rendre transparentes les méthodologies de recherche

Les méthodes que nous utilisons étant différentes, elles peuvent parfois paraître brouillonnes ou être interprétées comme un manque de préparation par certains partenaires institutionnels. À notre avis, il ne faut toutefois pas confondre flexibilité avec manque de structure. Il s'agit plutôt de rendre le processus de recherche le plus transparent et le moins rigide possible, afin de faire passer le partage en premier plan et d'encourager la création de savoirs. Si le processus est trop lourd, trop théorique, les individus risquent de quitter et de ne plus vouloir s'investir. Ceci renvoie notamment au caractère relationnel de la recherche qu'on retrouve dans la littérature sur les méthodologies autochtones (Kovach, 2009; Smith, 2013; Webber-Pillwax, 2001; Wilson, 2008). En outre, comme l'exprime l'une d'entre nous en faisant référence aux activités de recherche qui peuvent parfois paraître lourdes et formelles, telles que la signature des formulaires de consentement, la démarche d'entrevues, l'ordre du jour des réunions, etc. : « le processus devient invisible quand les gens se sentent écoutés » (membre de Pitutsimajut).

4. Les principaux défis de la recherche-action participative au Nunavik

Bien que l'attitude d'écoute envers nos partenaires et la posture de simplicité, d'humilité et de flexibilité que nous tentons d'adopter nous permettent de mener à bien nos recherches et de remplir nos objectifs communs, il reste que nous traversons des défis spécifiques dans notre capacité à créer des espaces de travail sécuritaires et égalitaires.

4.1 Arrimage entre les demandes du terrain, du monde universitaire et institutionnel

La question de la temporalité demeure une préoccupation importante dans le cadre de nos recherches. Les échéanciers des différents acteurs représentent un enjeu fondamental pour la RAP. Il est parfois difficile de concilier les attentes des partenaires avec celles des organisations non autochtones impliquées dans le projet et celles du monde universitaire. L'arrimage entre les demandes du terrain et les demandes des établissements ou des organismes financiers en lien avec les échéanciers, les priorités de recherche et les exigences éthiques ne collent pas nécessairement avec les réalités et les besoins des communautés. Certaines organisations régionales espèrent souvent obtenir des résultats de recherche rapidement, alors que le processus de la RAP, lequel prend du temps, ne le permet pas toujours. En raison de la distance géographique et des obligations des différents partenaires, la participation peut fluctuer. Certains participants peuvent aussi avoir besoin de se retirer un certain temps, alors que d'autres arrivent dans le cadre d'un mandat spécifique et temporaire. Il est important de respecter le rythme du terrain. Ceci fait en sorte que nous attendons parfois des semaines, voire des mois avant de passer à la prochaine étape d'un projet, ce qui ne plaît pas toujours aux différentes institutions et organisations. En effet, dans un contexte où les attentes de performance et de rendement sont de plus en plus importantes au sein des institutions, tant en matière de recherche et d'enseignement que de santé et de services sociaux, il est souvent difficile de prendre son temps, de mettre de l'avant des pluralités épistémiques. Si nous choissions d'opter pour la rapidité dans l'atteinte de résultats, nous risquerions de mettre en marge des voix dites subalternes. Dans ce contexte, les organisations peuvent se sentir plus à l'aise de travailler avec des consultants externes à la région qui produisent rapidement des guides ou outils sans nécessairement impliquer des acteurs terrain. Le temps nécessaire à la RAP représente aussi un enjeu pour les organismes subventionnaires, qui demandent des projets et des outils déjà bien développés avant l'octroi de subventions. Il va sans dire que ces subventions sont souvent indispensables pour aller à la rencontre de nos partenaires, où il est question justement de co-crée des outils.

104

4.2 La rencontre des langues dans la conceptualisation

Le travail de recherche au Nunavik amène un terrain à la fois riche et complexe, notamment sur le plan de la différence des concepts dans la rencontre des cultures. La traduction de concepts et de mots de l'inuktitut au français ou à l'anglais peut faire perdre beaucoup de richesse, de signification et de sens : « Souvent on cherche un mot, mais en fait, c'est une phrase. Quelque chose de plus complexe, plus large » (membre de Pitutsimajut). Cette situation peut générer des tensions et risque de faire passer à côté d'informations importantes pour nos partenaires. L'utilisation d'interprètes dans le processus aide grandement à trouver les mots et concepts qui expriment la pensée de nos partenaires inuit. Il n'est cependant pas toujours évident d'avoir accès à des interprètes puisque ces derniers sont très sollicités par leur communauté respective et/ou ne se sentent pas à l'aise d'interpréter des discussions sur certains sujets plus lourds, comme la santé mentale et le suicide. D'autres ont l'impression de ne pas avoir un niveau d'inuktitut suffisant pour jouer ce rôle, surtout lorsqu'il s'agit d'interpréter pour des aînés. De plus, l'interprétariat ne permet pas toujours

de dépasser les écarts culturels liés à la langue. C'est le cas notamment du terme « mobilisation communautaire » où, à travers des années de programmation de recherche, nous n'avons pu trouver d'équivalence en inuktitut. Ce n'est qu'une fois les projets complétés qu'une partenaire a offert le terme « Aulatjalaqatiginniq », qui pourrait se traduire, de manière imparfaite, par « aller de l'avant ensemble ». Par ailleurs, les différences relatives à la langue peuvent aussi créer des tensions chez nos partenaires allochtones qui ont de la difficulté à laisser tomber leurs propres termes ou concepts pour honorer ceux qui ont plus de sens en inuktitut.

4.3 La subtilité des enjeux de pouvoir

La RAP implique de travailler avec diverses formes de savoirs, différents partenaires issus de différents horizons. Certains partenaires, du fait qu'ils n'appartiennent pas au milieu universitaire ou institutionnel, peuvent douter de la pertinence de leurs savoirs. Dans ce contexte, il faut veiller à amoindrir les dynamiques de pouvoir qui s'insèrent subtilement au sein des groupes, ce qui demande de développer en tant que chercheuses des qualités de savoir-être qui n'appartiennent pas nécessairement au monde de la recherche. D'une part, il faut être en mesure de faire émerger les différents savoirs par des qualités de présence et d'écoute; d'autre part, il faut valoriser ces savoirs, constamment défendre leur pertinence. Si la position d'apprenante que nous adoptons facilite grandement ce travail, elle peut parfois générer de la confusion au sein des groupes qui s'attendent à ce que les chercheurs leur disent quoi faire. En outre, ce positionnement peut aussi être contesté par les partenaires allochtones qui, n'étant pas habitués à ce type d'approche, peuvent en venir à remettre en question notre crédibilité en tant que chercheuses.

4.4 L'impasse pour la reconnaissance des acteurs lors de la diffusion des données

105

Dans le cadre d'une RAP, nous accordons une importance à ce que nos partenaires soient impliqués jusqu'à la diffusion des résultats. Nous rencontrons cependant certains obstacles, notamment lorsque vient le temps de publier dans les journaux. Certaines revues scientifiques n'acceptent pas les auteurs non issus du milieu universitaire. Bien souvent, les gens au Nunavik n'ont pas été en contact avec la culture universitaire telle que nous la concevons, et ce, pour plusieurs raisons (accès à l'éducation, éloignement géographique, internet limité, manière dont les structures d'éducation sont construites pour le groupe dominant, etc.). Prendre le crayon pour écrire un article est rarement possible, mais aussi pas nécessairement souhaité par ces derniers, qui peuvent avoir d'autres priorités. Écrire un article et le faire publier représente une démonstration de plusieurs privilèges : accès à une éducation universitaire, être perçu comme légitime aux yeux du périodique, avoir du temps et être payé pour l'écriture, avoir un espace physique et psychologique pour écrire. Cependant, ne pas écrire, c'est aussi mettre sous silence des réalités importantes que nos partenaires aimeraient faire entendre, mais qui depuis trop longtemps ont été réduites au silence. Ceci demeure une tension que nous portons dans le cadre de nos recherches au Nunavik.

5. Processus de la recherche-action participative au Nunavik : l'émergence d'une métaphore

Compte tenu de ces principes ainsi que des réalités contextuelles et structurelles discutées plus haut, nous en venons à vivre la recherche-action au Nunavik de façon singulière, soit en suivant une logique séquentielle, mais avec divers individus possédant des savoirs multiples. Il s'agit d'un processus d'alternance entre action et réflexion s'articulant autour des relations créées entre les différents acteurs impliqués.

Par exemple, tout au long des projets, nous continuons à conceptualiser les apprentissages à travers des schémas et des illustrations que nous validons avec nos partenaires, et qui servent à la création de nouveaux outils. Chaque atelier que nous organisons devient un espace pour réévaluer un schéma, puis le pousser plus loin et parfois même inspirer un nouveau projet. Ainsi, les projets développés prennent naissance dans les besoins exprimés et idées soulevées par les personnes impliquées de près ou de loin dans un précédent projet. À travers ces projets, nous en sommes venues à voir la RAP et les démarches de co-création qui l'accompagnent comme des « micro co-créations » qui, additionnées ensemble (atelier par atelier, vidéo par vidéo, entrevue par entrevue), permettent un processus plus large à la fois terrain et intellectuel, dans lequel prend forme toute une programmation de recherche. Le projet se construit petit à petit, à partir des échanges qui ont lieu, et c'est ce qui guide principalement nos actions : « ne pas faire de la recherche juste pour faire de la recherche, mais plutôt utiliser la recherche pour supporter les besoins des communautés » [traduction libre] (membre de Pitutsimajut).

En réfléchissant aux processus et principes impliqués, une métaphore nous est venue, soit celle du perlage. Cette métaphore n'a pas surgi aléatoirement : à travers nos projets, le perlage a pris une place importante dans nos rencontres, dans la création des relations, la redistribution de pouvoir, la création d'espaces sécuritaires, le partage des savoirs et le *self-care*. À l'image du perlage, chaque rencontre est telle une bille unique placée sur un fil et entrelacée avec d'autres fils jusqu'à créer un motif à l'image des artistes. Les différentes actions prises dans nos projets s'orientent en fonction de ceux qui les mènent, autorisant ainsi une évolution continue des projets. C'est l'ajout de perles distinctes à travers le temps qui permet l'émergence d'un motif : un outil concret, une ressource qui prend une couleur spécifique répondant aux besoins perçus et exprimés par les acteurs impliqués.

106

En outre, dans le contexte de nos recherches, les collaborations et les relations entre les différents acteurs impliqués dans les projets nous amènent à repenser la terminologie « chercheur - participants » ainsi que les frontières des rôles et des responsabilités de chacun. La terminologie utilisée par le monde de la recherche ne permet pas de décrire toutes les nuances que nous observons et que nous vivons dans le cadre de nos projets. Certaines personnes impliquées dans les recherches sont connectées de plus près et sur de plus longues périodes, alors que d'autres demeurent plus à distance, avec des échanges ponctuels; leur importance n'en est pas moindre.

Nous constatons qu'au fil des années, nous devenons une constellation d'individus en relation qui gravitent autour des projets. Chaque personne ressent une connexion unique avec une autre ou un groupe de personnes à l'intérieur de cette constellation. Ces connexions sont multiples et empreintes d'affection. Selon l'une des personnes de la constellation : « lorsqu'il n'y a pas de liens, lorsqu'il n'y a pas d'amour, cela devient une relation utilitaire qui nous renvoie au continu colonialisme » [traduction libre]. Ainsi, les personnes impliquées dans les projets de Pitutsimajut sont bien plus que de simples « participants » ou « co-chercheurs »; elles sont à la fois des partenaires, des collègues, des amis, des guides et des chercheurs. En ce sens, les rôles et responsabilités de chaque personne évoluent en fonction de la relation entretenue, des disponibilités, des besoins et des demandes. Comme le décrit l'une de ces personnes, qui se situe au cœur de la constellation, « nous sommes tous des concierges, des coordonnateurs, des chercheurs, des décideurs; nous avons tous des forces et des faiblesses » [traduction libre].

6. Discussion

Notre article souhaite remettre en question les frontières de la RAP et propose de repenser les paradigmes actuels de la recherche en contexte autochtone. Nous invitons les acteurs qui souhaitent faire de la RAP en contexte autochtone à remettre en question ce qui peut paraître évident au départ,

à prendre en compte les angles morts reliés à la colonialité (épistémologiques ou structurels), à s'attendre à l'inattendu dans les projets, à demeurer ouverts face aux diverses manières de faire, face aux idées et aux mots qui peuvent différer du monde de la recherche classique. Le respect des besoins locaux, au cœur du processus d'autodétermination et de décolonisation, relève d'un ajustement permanent qui demande du temps. Un tel travail ne peut être accompli s'il n'est pas précédé de relations de confiance et de réciprocité, si l'humain n'est pas au centre de la démarche.

Dans un contexte où les chercheurs sont invités par les communautés, où nous nous nourrissons de leurs savoirs, nous devrions jouer le rôle d'apprenants, ou encore d'interprètes entre le milieu de la recherche et les communautés (Datta, 2018; Simpson, 2001). Simpson (2001), théoricienne membre de la nation anishinaabe, mentionne que le rôle du chercheur en contexte autochtone n'est pas celui d'un co-chercheur ou d'un coparticipant, mais celui d'un étudiant, et ce, peu importe le temps qu'il passera sur le terrain. Elle ajoute que bien que les compétences théoriques du chercheur puissent être utiles à différents degrés selon le projet, que ce dernier puisse jouer un rôle de facilitateur, navigateur entre le terrain et le monde de la recherche, le contrôle et la direction du travail doivent revenir aux communautés. En ce sens, le langage utilisé dans la recherche et dans les publications devrait rejoindre ceux qui ont rendu possible la création des projets et la production de connaissances et de résultats. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Nous nous retrouvons souvent à écrire au nom des Premiers Peuples, à faire passer leurs messages par voix interposées, à utiliser des mots comme « partenaires » ou « collaborateurs » plutôt qu'« ami » ou « guide », afin de répondre aux exigences et attentes des différentes institutions allochtones, qui peuvent parfois voir un conflit d'intérêts dans le fait de travailler avec des personnes proches de nous, ignorant la volonté des Premiers Peuples selon laquelle la recherche doit avant tout être humaine et relationnelle (Castleden, Sloan, Morgan et al., 2012; Kovach, 2010, 2015; Wilson, 2001). Par le fait même, nous reproduisons des tensions historiques. S'appuyant sur l'ouvrage de Gayatri Spivak, auteure de *Can the Subaltern Speak?*, Tuck et Yang (2014) critiquent la position des chercheurs qui se retrouvent plus souvent qu'autrement à « ventriloquer » le subalterne, à poser un regard romantique sur ce dernier, s'intéressant finalement peu aux luttes subalternes et davantage au travail intellectuel et à l'avancement de leur carrière de recherche (: 4). Le regard des chercheurs issus de l'extérieur des communautés a souvent abouti à essentialiser ou à stéréotyper les Premiers Peuples et à les identifier comme principaux responsables de leurs maladies et problèmes sociaux, omettant les causes plus profondes, soit la colonisation et la colonialité¹ (Castellano, 2004; Getty, 2010; Smith, 2013; Tuck et Yang, 2014). Historiquement et encore aujourd'hui, plusieurs chercheurs imposent, au radar, des approches méthodologiques au détriment d'autres qui seraient plus adaptées et appropriées au contexte de leurs recherches (Ferrazzi, Tagalik, Christie et al., 2019; Kovach, 2009; Smith, 2013). Certains chercheurs mènent encore leurs projets sans réellement inclure les communautés, ce qui conduit bien souvent à une collecte et à une interprétation des données erronées et inutiles pour les dites communautés (Simpson, 2001).

La littérature portant sur la recherche et la pratique en milieu autochtone fait ressortir de plus en plus clairement l'importance d'inclure différents savoirs théoriques et expérientiels issus d'acteurs

1 Le colonialisme visait initialement la répression systématique des croyances, idées, images, symboles ou connaissances spécifiques qui n'étaient pas utiles à la domination coloniale. Il servait une visée de production ou encore d'appropriation des ressources. Peu à peu, la répression s'est surtout exercée sur les modes d'appréhension et de production de connaissances, de perspectives, d'images, de symboles, de modes de signification, sur les ressources, les motifs et les instruments d'expression formelle et objective, intellectuelle ou visuelle (Paradies, 2016). Elle a été suivie par l'imposition des modèles d'expression propres aux dirigeants, et de leurs croyances et images. Cela a non seulement entravé la production culturelle des groupes dominés, mais aussi constitué un moyen très efficace de contrôle social et culturel (Paradies, 2016). La colonialité est le moyen par lequel les anciennes puissances coloniales continuent de dominer les populations identifiées par des catégories ethniques et raciales (Quijano, 2007). Elle est notamment présente dans nos systèmes de soins (Commission d'enquête sur les relations entre les autochtones et certains services publics, 2019) à travers un racisme systémique se manifestant envers les peuples autochtones dans les services publics.

variés, afin que les recherches et les services offerts aux populations soient adaptés au contexte et aux besoins des communautés (Kovach, 2010; Smith, 2013). Dans les dernières années, les directives des organismes subventionnaires de la recherche (par exemple, l'EPTC 2) et les comités d'éthique des différentes universités ont intégré des instructions et des valeurs visant à éviter de reproduire des conduites coloniales, voire violentes, envers les communautés dans lesquelles se déroulent les recherches. Le chapitre 9 de l'Énoncé de politique des trois Conseils du Canada sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains souligne la nécessité de favoriser l'engagement des communautés autochtones dans le processus de recherche.

Il y a reconnaissance que les épistémologies et méthodologies occidentales ne peuvent répondre à elles seules aux besoins des communautés autochtones (Smith, 2013). En donnant davantage de place à l'aspect relationnel dans la recherche, les RAP offrent la possibilité de dépasser les défis mentionnés et de déconstruire les stéréotypes et idées préconçues face à la production de connaissances et au rôle du chercheur (Kovach, 2015; Wilson, 2008). Il s'agit d'aménager cet espace nécessaire à la création de savoirs divers. Ceci implique un engagement sincère envers les communautés, c'est-à-dire à long terme et mettant l'accent sur l'aspect pratique de la recherche et de la création, où l'on cherche à produire des connaissances qui serviront aux individus et aux familles (Battiste, 2008; Kovach, 2015), et non simplement à faire avancer sa propre carrière. Les projets de recherche pertinents et bénéfiques sont basés sur des besoins de recherche définis par les communautés, qui permettent de produire des connaissances utiles et pratiques, et impérativement de faire progresser les objectifs de développement communautaire (Datta, 2018; Held, 2020) et de résurgence (Simpson, 2011). La réciprocité d'une relation de recherche entre les chercheurs et une communauté autochtone se traduit non seulement par des avantages mutuels, mais aussi par l'apprentissage mutuel qui est une pierre angulaire de la réconciliation (Held, 2020; Commission de vérité et réconciliation du Canada, 2015).

CONCLUSION

« Les plus grands alliés de la recherche autochtone seront les chercheurs non autochtones issus des marges qui ne cachent pas la nature politique de la recherche, mais au contraire l'embrassent » [traduction libre] (Kovach, 2015 : 60). Dans cet article, nous avons partagé notre réflexion quant à la recherche-action participative comme approche de recherche à privilégier en milieu autochtone.

À l'instar de Tuck et Yang (2014) et de Kovach (2015), nous considérons la recherche avec les Premiers Peuples avant tout comme un projet politique plutôt que théorique. Comme nous l'avons décrit dans notre article, cela signifie concrètement que nos projets n'aboutissent pas nécessairement sous la forme d'articles, et ce, pour une diversité de raisons, notamment parce que nos partenaires ne veulent pas ou ne se sentent pas prêts à partager les résultats d'un projet, ou parce que la façon d'écrire des articles ne correspond pas toujours à leur façon d'articuler leur vécu. De plus, nos recherches sont longues, passent souvent par des canaux de communication informels (par exemple, nous privilégions les discussions avec nos partenaires sur le terrain plutôt que de prévoir uniquement des rencontres de comités aviseurs formels, qui peuvent être très énergivores pour nos collaborateurs). Cette approche de la recherche, qui est spontanée et imbriquée dans le quotidien et dans les espaces des collaborateurs, peut sembler non organisée ou non professionnelle aux yeux de certains chercheurs ou collaborateurs allochtones habitués de voir des chercheurs collecter des données à partir d'entrevues semi-structurées et d'autres méthodologies pré-définies. Les directions que prendront nos projets ne sont pas toujours claires dès le départ, tout comme le calendrier initial, et s'adaptent aux besoins et réalités des collaborateurs. Cela n'est pas sans défis pour nous et nous demande d'entretenir des réflexions constantes sur nos biais, nos privilèges, nos connaissances et les aspects que nous tenons parfois pour acquis.

Nos expériences et les défis que nous soulevons, en tant qu'équipe de recherche impliquée au Nunavik, font écho à d'autres recherches menées en contexte autochtone à l'extérieur du Québec et du Canada (Anang, Gottlieb, Putulik et al., 2021; Dunbar et Srimgeour, 2006; Held, 2020; Minniecon, Franks et Heffernan, 2007; Zavala, 2013). Bien qu'il nous soit apparu impossible de brosser un portrait exhaustif des principes sur lesquels se basent nos recherches et des défis auxquels nous faisons face au quotidien, nous espérons que cet article aidera les chercheurs qui souhaitent travailler avec les communautés autochtones à réfléchir à leurs rôles, à leurs angles morts et à leurs responsabilités en contexte colonial. Si notre expérience nous démontre que la RAP peut participer à soutenir l'autodétermination des communautés autochtones, il s'avère essentiel d'être attentif et à l'écoute des particularités du terrain, et de se laisser guider par d'autres manières de voir et de mener la recherche. En outre, décoloniser les structures renvoie à l'importance de revisiter les éléments structurels qui peuvent freiner la participation des Premiers Peuples à des projets, tels que les règles, les lois et traditions institutionnelles et la disponibilité des ressources. Il s'agit de renforcer la capacité des communautés autochtones à participer aux recherches en tant que collaborateurs égaux ayant la liberté de mettre de l'avant leurs savoirs, leurs valeurs, leurs principes de recherche et leur nom sur les projets (Simpson, 2001, 2016; Smith, 2013; Tuck et Yang, 2012). Cela exige de revisiter les notions de « recherche », de « chercheur » ou encore de publication « scientifique ».

ABSTRACT:

Throughout history, academic researchers have participated in the destruction and devaluation of First Peoples' intellectual, spiritual and cultural resources, contributing to the erasure of these communities' ways of thinking and being (Ferrazzi, Tagalik, Christie et al., 2019). In response to this reality, for nearly 10 years, Pitutsimajut Partnership-Research – our research team – has been developing collaborative projects with partners in Nunavik to support the self-determination process of communities and organizations in the region by co-developing tools and services that are guided by Inuit knowledge, are culturally grounded, and safe for northern children, families, and communities. The literature on participatory research offers us insights into the principles and ethical reflections that can guide our actions. Through our partnerships, we felt the need to share our experience, contributing to the knowledge about the specificities of participatory action research practices. In this article, we look at the involvement of stakeholders, preferred processes, essential principles as well as challenges encountered over the years. This article sheds more light on the articulation of participatory action research in an Indigenous context.

109

KEYWORDS:

Action research, co-creation, self-determination, Inuit, Nunavik

RÉFÉRENCES

- Alfred, T. (2009). « Colonialism and state dependency », *Journal of Aboriginal Health*, vol. 5, 42-60.
- Alfred, T. et J. Corntassel (2005). « Being Indigenous: Resurgences against contemporary colonialism », *Government and opposition*, vol. 40, n° 4, 597-614.
- Anadón, M. et L. Savoie-Zajc (2004). « Dynamiques de recherche et accompagnement du changement des pratiques professionnelles », dans AFIRSE (sous la dir.), *Formation des professeurs et identité*, Paris : L'Harmattan.
- Anang, P., Gottlieb, N., Putulik, S., Iguptak, S. et E. Gordon (2021). « Learning to Fail Better: Reflections on the Challenges and Risks of Community-Based Participatory Mental Health Research With Inuit Youth in Nunavut », *Frontiers in Public Health*, vol. 9, 194.

- Audoux, C. et A. Gillet (2011). « Recherche partenariale et co-construction de savoirs entre chercheurs et acteurs : l'épreuve de la traduction », *Revue Interventions économiques. Papers in Political Economy*, vol. 43.
- Battiste, M. (2008). « The struggle and renaissance of Indigenous knowledge in Eurocentric education » : 85-92, dans M. Villegas, S. R. Neugebauer et K. R. Venegas (sous la dir.), *Indigenous knowledge and education: Sites of struggle, strength, and survivance*, Harvard Educational Review Reprint Series, n° 44, Cambridge, MA : Harvard Education Press.
- Bourassa, M., Bélair, L. et J. Chevalier (2007). « Les outils de la recherche participative », *Éducation et francophonie*, vol. 35, n° 2, 1-11.
- Brown, L. A. et S. Strega (sous la dir.) (2005). *Research as resistance: Critical, indigenous and anti-oppressive approaches*, Canadian Scholars' Press.
- Castellano, M. (2004). « Ethics of Aboriginal research », *Journal of Aboriginal Health*, vol. 1, 98-114.
- Castleden, H., Morgan, V. S. et A. Neimanis (2010). « Researchers' perspectives on collective/community co-authorship in community-based participatory indigenous research », *Journal of Empirical Research on Human Research Ethics*, vol. 5, n° 4, 23-32.
- Castleden, H., Sloan Morgan, V. et C. Lamb (2012). « "I spent the first year drinking tea": Exploring Canadian university researchers' perspectives on community-based participatory research involving Indigenous peoples », *Canadian Geographer*, vol. 56, n° 2, 160-179.
- Cloos, P. (2011). « Racialization, between power and knowledge: a postcolonial reading of public health as a discursive practice », *Journal of Critical Race Inquiry*, vol. 1, n° 2, 57-76
- Cloos, P. (2015). « The racialization of US public health: a paradox of the modern state », *Cultural Studies? Critical Methodologies*, vol. 14, n° 5, 379-386.
- Commission de vérité et réconciliation du Canada (2015). *Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir : sommaire du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*, McGill-Queen's Press-MQUP.
- Conrad, D. et G. Campbell (2008). « Participatory action research: an empowering methodology with marginalized populations », New York : Nova Science.
- Datta, R. (2018). « Decolonizing both researcher and research and its effectiveness in Indigenous research », *Research Ethics*, vol. 14, n° 2, 1-24.
- Dunbar, T. et M. Scrimgeour (2006). « Ethics in Indigenous research—connecting with community », *Journal of Bioethical Inquiry*, vol. 3, n° 3, 179-185.
- Ferrazzi, P., Tagalik, S., Christie, P., Karetak, J., Baker, K. et L. Angalik (2019). « Aajiiqatigiingniq: An Inuit Consensus Methodology in Qualitative Health Research », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 18, 1-9.
- Fraser, S. L., Hordyk, S. R., Etok, N. et C. Weetaltuk (2019). « Exploring community mobilization in northern Quebec: motivators, challenges, and resilience in action », *American journal of community psychology*, vol. 64, n° 1-2, 159-171.
- Fraser, S., Rouillard, R., Nadeau, L., D'Ostie Racine, L. et R. Mickpegak (2016). « Collaborating to improve child and youth mental health in Nunavik », *Études/Inuit/Studies*, vol. 40, n° 1, 23-41.
- Fraser, S., Vrakas, G., Laliberté, A. et R. Mickpegak (2018). « Everyday ethics of participation: a case study of a CBPR in Nunavik », *Global health promotion*, vol. 25, n° 1, 82-90.
- Getty, G. A. (2010). « The journey between Western and Indigenous research paradigms », *Journal of transcultural nursing*, vol. 21, n° 1, 5-14.
- Guillemette, S. et L. Savoie-Zajc (2012). « La recherche-action et ses rapports de coconstruction de savoirs et de formation dans une perspective de professionnalisation entre acteurs praticiens et chercheurs », *Formation et profession*, vol. 20, n° 3, 41-52.
- Hall, B. L. (1992). « From margins to center? The development and purpose of participatory research », *The American Sociologist*, vol. 23, n° 4, 15-28.
- Healy, K. (2001). « Participatory action research and social work: A critical appraisal », *International Social Work*, vol. 44, n° 1, 93-105.
- Held, M. B. (2020). « Research ethics in decolonizing research with inuit communities in nunavut: The challenge of translating knowledge into action », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 19, 1-7.
- Kemmis, S., McTaggart, R. et R. Nixon (2013). *The action research planner: Doing critical participatory action research*, Singapore : Springer Science & Business Media.

- Kovach, M. (2010). « Conversation method in Indigenous research », *First Peoples Child & Family Review: An Interdisciplinary Journal Honouring the Voices, Perspectives, and Knowledges of First Peoples through Research, Critical Analyses, Stories, Standpoints and Media Reviews*, vol. 5, n° 1, 40-48.
- Kovach, M. (2015). « Emerging from the margins: Indigenous methodologies » : 43-64, dans L. A. Brown et S. Strega, *Research as resistance: Revisiting critical, Indigenous, and anti-oppressive approaches*, Canadian Scholars' Press.
- Minniecon, D., Franks, N. et M. Heffernan (2007). « Indigenous research: Three researchers reflect on their experiences at the interface », *The Australian Journal of Indigenous Education*, vol. 36, n° 1, 23-31.
- Monceau, G. (2015). « La recherche-action en France : histoire récente et usages actuels » : 21-31 dans Les chercheurs ignorants (sous la dir.), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Presses de l'EHESP.
- Morris, M. (2016). « Inuit involvement in developing a participatory action research project on youth, violence prevention, and health promotion », *Études/Inuit/Studies*, vol. 40, n° 1, 105-125.
- Morrisette, J. (2013). « Recherche-action et recherche collaborative : quel rapport aux savoirs et à la production de savoirs? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 2, 35-49.
- Paradies, Y. (2016). « Colonisation, racism and indigenous health », *Journal of Population Research*, vol. 33, n° 1, 83-96.
- Quijano, A. (2007). « Coloniality and modernity/rationality », *Cultural studies*, vol. 21, n° 2-3, 168-178.
- Salazar, M. (1991). « Young laborers in Bogotá: Breaking authoritarian ramparts : 54-63, dans O. Fals-Borda et M. Rahman (sous la dir.), *Action and knowledge: Breaking the monopoly with participatory action-research*, New York : Apex Press.
- Salazar, C. (2021). « Participatory action research with and for undocumented college students: Ethical challenges and methodological opportunities », *Qualitative Research*, <https://doi.org/10.1177/1468794120985689>
- Simpson, L. (2001). « Aboriginal peoples and knowledge: Decolonizing our processes », *The Canadian journal of native studies*, vol. 21, n° 1, 137-148.
- Simpson, L. R. (2004). « Anticolonial strategies for the recovery and maintenance of Indigenous knowledge », *American Indian Quarterly*, 373-384.
- Simpson, L. B. (2011). *Dancing on our turtle's back: Stories of Nishnaabeg re-creation, resurgence and a new emergence*, Winnipeg : Arbeiter Ring Pub.
- Simpson, L. B. (2016). « Indigenous resurgence and co-resistance », *Critical ethnic studies*, vol. 2, n° 2, 19-34.
- Smith, L. T. (2013). *Decolonizing methodologies: Research and indigenous peoples*, New York : Zed Books Ltd.
- Spivak, G. C. (2003). « Can the subaltern speak? », *Die Philosophin*, vol. 14, n° 27, 42-58.
- Tobias, J. K., Richmond, C. A. et I. Luginaah (2013). « Community-based participatory research (CBPR) with indigenous communities: producing respectful and reciprocal research », *Journal of empirical research on human research ethics*, vol. 8, n° 2, 129-140.
- Tuck, E. et K. W. Yang (2014). « R-words: Refusing research », *Humanizing research: Decolonizing qualitative inquiry with youth and communities*, 223-248.
- Tuck, E. et K. W. Yang (2021). « Decolonization is not a metaphor », *Tabula Rasa*, vol. 38, 61-111.
- Weber-Pillwax, C. (2001). « What is Indigenous research? », *Canadian Journal of Native Education*, vol. 25, n° 2, 166.
- Wilson, S. (2001). « What is an Indigenous research methodology? », *Canadian Journal of Native Education*, vol. 25, n° 2, 175-179.
- Wilson, S. (2008). *Research is ceremony: Indigenous research methods*, Winnipeg : Fernwood Publishing.
- Zavala, M. (2013). « What do we mean by decolonizing research strategies? Lessons from decolonizing, indigenous research projects in New Zealand and Latin America », *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, vol. 2, n° 1, 55-71.